

Le nouveau Journal
La Biennale de Paris

108 rue de Richelieu - 2^e

Pour un art sans frontière

11 Octobre

EN se vouant non à la consécration mais à la révélation, en fixant à trente-cinq ans la limite d'âge de ses exposants, la Biennale de Paris prenait, dès sa création, un visage qui lui était propre et qui se confondait avec celui de l'aventure. Développant parallèlement les sections spectacle, danse, poésie, cinéma, théâtre expérimental et musique elle montrait qu'aucune distinction, frontière et a priori, n'entravait l'éventuelle communication à l'intérieur de ces diverses disciplines, de ces divers moyens d'expression. Enfin elle se voua plus spécialement à la présentation d'œuvres collectives dont elle favorisa l'essor et qu'elle a d'ailleurs, finalement, mis à la mode. On peut dire qu'elle a, cette année (Musée d'Art moderne et Palais Galliera), récolté ce qu'elle a semé. Mais faut-il pour autant s'en féliciter ?

Dans les sections étrangères le choix a été malheureusement limité à un artiste par pays et par discipline ; cette restriction altère considérablement la portée d'une démonstration. Et l'on a qu'imparfaitement, fragmentairement en somme,

une idée de l'art actuel à travers le monde. On y décèle, pourtant, une faveur de plus en plus grande pour les expressions extra-picturales, l'engagement dans des recherches « autres » appelant à elles les concours de tous les arts.

La section française est partagée entre une série de travaux collectifs et une sélection de jeunes artistes (à Galliera).

Les travaux d'équipe sont présentés en projet, en maquette et, dans certains cas, en grandeur réelle.

Si l'on excepte tous les projets (ils sont de plus en plus nombreux) qui relèvent, finalement, de l'urbanisme, les travaux collectifs les plus souvent présentés proposent des « climats », des environnements, et cela va de l'esprit « artistes décorateurs » à l'art pauvre, avec une nette prédilection pour ce dernier qui prolonge, en le trahissant d'ailleurs, Marcel Duchamp, et se teinte, dans ses exemples les plus dérisoires, de philosophie Zen. Facilité pour beaucoup, renoncement pour la plupart. Peut-on voir là une issue raisonnable de l'art, et ne peut-on imaginer, plutôt, qu'il s'agit, en fait, d'une tentative pour un théâtre futur ?

La sélection française du musée Galliera fut, le jour du vernissage, contestée par les « anonymes » invités par le critique Frank Popper. Pétards, musique « bruiteuse », slogans politiques, farandoles parmi les cartons ondulés, le papier piétiné, brûlé, chahuts divers, témoignent plus d'un esprit « Bal des Quat'zarts » que d'une réelle et vigoureuse volonté d'en finir « avec l'art bourgeois ».

La contestation, à ce niveau, est bien facile et vaine.

Il résulte, de cette manifestation, que la peinture et la sculpture, dans la définition classique, sont en danger, que les jeunes artistes sont tentés par d'autres formes d'expression, que l'art connaît une crise qui en bouscule moins les aspects que la fonction et que, terrain d'expérience, la Biennale de Paris risque d'avoir précipité le divorce de plus en plus grand entre les anciens et les modernes : les tenants d'un art tenus dans ses spécificités, et ceux d'un art polytechnique.

Jean-Jacques LEVEQUE.



L'Anneau de Nibelung, décor de Pierre et Anne-Marie Simond.

La Biennale de la première chance

FACHEUSE dispersion ! La Biennale de Paris varie cette fois, et à l'excès, les lieux de rendez-vous qu'elle donne aux amateurs de recherche théâtrale. Il faut courir tantôt au centre américain du boulevard Raspail ou à la maison de la culture de Créteil, tantôt à la salle Gémier du T.N.P. ou au Studio des Champs-Élysées, tantôt encore au théâtre de la Cité, au théâtre de Plaisance ou au T.E.P. de la rue de Malte.

D'où vient qu'il a fallu sortir ainsi le chariot de Thespis du magasin des accessoires ? La réponse est incroyable : les salles de spectacle du musée d'Art moderne, utilisées lors des précédentes biennales, sont en cours de réfection. En l'espace de deux années, on aurait peut-être pu se préoccuper de faire hâter les travaux.

Les choses étant ce qu'elles sont, cette série de représentations perdra beaucoup de son caractère de confrontation, de marché libre de la recherche. D'autant plus qu'il a fallu resserrer la sélection : sur trois cents jeunes troupes candidates, seize seulement ont été retenues.

Recherche

En l'occurrence, le choix peut paraître un peu arbitraire : il a été fait non pas sur le vu des spectacles — ils ont été montés ultérieurement, avec les mille francs alloués par représentation — mais à la suite de multiples conversations avec les jeunes chefs de troupe.

A tout le moins est-on sûr que, dans de telles conditions, les participants auront travaillé pour l'art, dans un esprit de totale abnégation.

E petite annonce de grand format, parue la semaine dernière dans Le Figaro (ainsi que dans Le Monde et France-Soir), a été rédigée par le directeur et créateur de Publi-

Aucune récompense n'est en effet à la clé.

Si les différents spectacles semblent aller dans des sens différents, tous se rejoignent sur un même terrain : celui de la recherche d'une participation du public, et aussi d'une remise en question de toutes les conceptions reçues dans le domaine de la dramaturgie.

A suivre

Impossible de parler ici de tous les jeunes invités de la Biennale. Pour donner un aperçu assez net de leur état d'esprit, mieux vaut prendre un exemple. Ce sera celui d'un jeune couple suisse : Anne-Marie et Pierre Simond. Ils ont respectivement vingt-huit et trente et un ans. Leur apport est une maquette consacrée à la Tétralogie de Wagner, et qui est exposée dans la salle des recherches scénographiques. Reléguée dans un coin par le tirage au sort, et plutôt mal éclairée, elle n'en témoigne pas moins d'une profonde intelligence de l'œuvre du compositeur. Pour la réaliser, Anne-Marie et Pierre Simond ont travaillé de concert avec un médecin psychiatre-psychanalyste, le docteur Bircher-Beck. Leurs théories sur la scénographie leur valent déjà un début de notoriété. Les ayant exposées par lettre à Wolfgang Wagner, celui-ci les a invités à venir présenter la maquette de L'Anneau de Nibelung à Bayreuth. Même invitation de la part de Luberman pour Hambourg et de Stroux pour Düsseldorf.

En attendant ? Eh bien, en attendant, les deux jeunes gens ne pourront séjourner plus de quelques jours à Paris. Vite envolés, les mille francs suisses que leur participation à la Biennale leur a valus de

la part du gouvernement helvétique ! Pour essayer de revenir fin octobre sur les rives de la Seine, ils vont travailler dur. Rédactrice dans un journal féminin, Anne-Marie, à ses heures perdues, dessine sur tissus. Son mari, lui, est architecte indépendant.

Tous les chemins mènent à la réussite. M'est avis que celle de ces deux passionnés est probable.